

|| Festival Conversations ||

**Le RU se met à la danse
Lucinda Childs
et Aurélien Dougé**

12 →
Mars 28 2026
Cndc – Angers

Le RU se met à la danse

Pour sa cinquième édition, le festival Conversations revient au RU avec une proposition qui prolonge l'expérience de la danse au-delà de la scène.

En écho aux spectacles présentés au Quai – ceux de la chorégraphe Lucinda Childs, figure majeure de la danse postmoderne, et de l'artiste Aurélien Dougé – cette exposition invite à découvrir différentes façons de penser et de regarder le mouvement.

Trois films historiques de Lucinda Childs, réalisés dans les années 1970, y dialoguent avec trois installations d'Aurélien Dougé, dont une vidéo.

Bien que séparées par plusieurs décennies, ces œuvres partagent une même attention aux formes simples, aux trajectoires du corps et à la perception du temps et de l'espace.

L'exposition propose ainsi une immersion dans le minimalisme, courant artistique qui s'est développé dans les années 1960 et 1970 et qui privilégie la simplicité des formes, la répétition et l'observation attentive du mouvement.

Chez Lucinda Childs, la danse se construit à partir d'actions très simples – marcher, tourner, traverser l'espace – qui composent progressivement des structures précises et graphiques.

Le travail d'Aurélien Dougé, danseur, chorégraphe et artiste visuel, prolonge ces questionnements dans une perspective contemporaine.

À travers performances, installations et films, il explore la relation entre le corps, la matière et les phénomènes physiques qui traversent notre environnement. Ses œuvres invitent à une forme de contemplation active où lumière, temps et mouvement deviennent perceptibles autrement.

En réunissant ces œuvres, l'exposition propose une conversation entre générations d'artistes, moins une filiation qu'une zone de résonance entre pratiques artistiques: un dialogue sensible autour d'une même attention portée au mouvement, à l'espace et aux structures du temps.

Lucinda Childs

Née en 1940 à New York, Lucinda Childs est l'une des figures majeures de la danse postmoderne américaine. Elle rejoint en 1963 le Judson Dance Theater, collectif d'artistes qui transforme profondément la danse contemporaine en intégrant gestes quotidiens, structures simples et méthodes de composition expérimentales.

Son travail se caractérise par une écriture chorégraphique fondée sur la répétition, la précision géométrique des trajectoires et une grande clarté formelle. À partir de gestes simples – marcher, tourner, traverser l'espace – elle compose des structures complexes où la danse devient une architecture en mouvement.

En 1976, elle fonde la Lucinda Childs Dance Company et crée plusieurs œuvres majeures, dont *Dance* (1979), réalisée en collaboration avec le compositeur Philip Glass et l'artiste visuel Sol LeWitt. Son travail, à la croisée de la danse, de la musique et des arts visuels, a profondément marqué l'histoire de la chorégraphie contemporaine.

Aurélien Dougé

Né en 1986 à Angers, Aurélien Dougé est danseur, chorégraphe et artiste visuel. Il vit et travaille à Genève. Formé au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Lyon, il a dansé au sein de plusieurs compagnies internationales, notamment le Ballet du Grand Théâtre de Genève.

À partir de 2016, après une résidence au Watermill Center dirigé par Bob Wilson à New York, il développe un parcours artistique personnel à la croisée du spectacle vivant et de l'art contemporain. Il collabore aujourd'hui régulièrement avec la chorégraphe Cindy Van Acker et le metteur en scène Romeo Castellucci.

Son travail se déploie sous différentes formes – performances, installations, films – et s'intéresse aux phénomènes physiques du quotidien et à leurs transformations. À travers des dispositifs souvent épurés, il explore les relations entre corps, matière, lumière et espace, invitant les spectateurs et spectatrices à une expérience attentive et contemplative.

Films de danse

Lucinda Childs

Dans les années 1960 et 1970, à New York, la danse postmoderne émerge au contact d'autres expérimentations artistiques.

Au sein du Judson Dance Theater, Lucinda Childs développe une écriture chorégraphique qui s'éloigne du spectaculaire pour privilégier des actions simples – marcher, tourner, tracer des trajectoires. Par la répétition, la variation et la précision des parcours dans l'espace, ces gestes ordinaires produisent des structures d'une grande rigueur formelle. Proche des recherches de l'art minimal, son travail révèle la dimension presque graphique du mouvement et invite le regard à suivre les lignes invisibles dessinées par les corps.

Les films présentés dans l'exposition témoignent de cette période fondatrice. Ils montrent comment la danse de Lucinda Childs se construit comme une partition visuelle et spatiale où la marche devient matière chorégraphique.

Melody Excerpt

Réalisé par Cynthia Hampton et Mark Shelley

États-Unis • 1978 • 13 minutes • Noir & Blanc

Chorégraphie : Lucinda Childs

Interprétation : Lucinda Childs, Cynthia Hedstrom, Daniel McCusker, Judy Padow et Andé Peck

Calico Mingling

Réalisé par Babette Mangolte • Écrit par Babette Mangolte

États-Unis • 1973 • 10 minutes • Noir & Blanc

Chorégraphie : Lucinda Childs

Interprétation : Susan Brody, Lucinda Childs, Nancy Fuller, Judy Padow

Katema

Réalisé par Eric Franck

Suisse • 1978 • 14 minutes • Noir & Blanc

Chorégraphie et interprétation : Lucinda Childs

–

Ces trois films sont issus du Fonds Lucinda Childs et sont présentés en collaboration avec le Centre national de la danse – CN D.

Entretien

avec Aurélien Dougé

Ton travail se situe à la croisée de la danse, du mouvement, de l'installation et des arts visuels.

Comment définirais-tu ta pratique ? Et quelle place occupe le corps dans cette recherche ?

Depuis mes débuts, il y a une dizaine d'années, mes préoccupations restent sensiblement les mêmes. Il s'agit pour moi de proposer une autre lecture du quotidien, de créer des situations qui produisent un temps suspendu, à distance du tumulte du monde. La scène et la salle d'exposition sont autant de dispositifs qui organisent des manières de voir et influencent profondément notre attention. Ils enclenchent des rapports spécifiques : à l'objet, à l'autre, à soi-même. J'aime circuler entre ces différents cadres, les déplacer, les mettre en tension, parfois les détourner, pour questionner ce qu'ils produisent sur nos corps et nos regards. En tant que danseur et chorégraphe, le corps est évidemment central dans mon travail. Il n'est pas seulement un médium, c'est un point de départ. Mais je ne m'intéresse pas uniquement au corps qui agit ou qui performe. Je porte aussi une attention particulière au corps de celle ou celui qui regarde, à l'expérience corporelle que je lui propose.

Les Solitaires rassemblent une collection de pavés que tu as collectés dans plusieurs villes. Peux-tu raconter comment ce projet

est né ? Quelles questions ont guidé cette démarche ?

Pour amorcer chacun de mes projets, je pars en résidence de recherche. C'est essentiel pour moi de pouvoir vivre dans de nouveaux endroits, sur des périodes relativement longues. Cela provoque un vrai déplacement du regard. On perd ses repères, on se remet en question, et on commence à remarquer des choses qui, d'ordinaire, passent inaperçues dans le quotidien. Dans chaque lieu où je réside, j'invente des protocoles de marche, en me déplaçant selon certaines contraintes. Au fil de ces marches, je prends des notes, des photographies, j'observe et je ramasse des objets, des matériaux. Mon travail se développe ainsi à partir d'éléments prélevés dans le réel. C'est lors d'une de ces promenades à Paris que j'ai ramassé le premier pavé des *Solitaires*. Je me suis retrouvé dans une rue en travaux. Les pavés venaient d'être posés et allaient être recouverts de goudron. La scène m'a troublé. J'ai demandé à un ouvrier s'il pouvait m'en donner un. À ce moment-là, je ne savais pas encore ce que j'allais en faire. Peu à peu, j'ai développé une forme d'attention, presque d'affection, pour les pavés. J'aime penser qu'ils sont peut-être des fragments de montagne ou de rocher. Il existe un véritable marché du pavé : ils circulent, voyagent de ville en ville. Dès que j'en trouve un déjà descélé dans l'espace public, je le ramasse. À chaque fois, je note

précisément l'adresse où je l'ai trouvé. Paris, Berlin, Nantes, Munich, Rome... La collection compte aujourd'hui dix pièces. En octobre 2025, j'ai travaillé pendant un mois à Rome avec Romeo Castellucci. C'était la première fois que je me rendais dans cette ville. Là-bas, confronté aux vestiges, blocs, colonnes, fragments d'architecture témoignant du temps passé, j'ai pris conscience que ces pavés n'étaient pas de simples objets. Ce sont des artefacts de notre présent, de notre société contemporaine.

Dans *Sans titre (Barre d'acier)*, tu explores la giration et différents motifs de variation avec une barre d'acier de quatre mètres. Quelles réflexions ont guidé cette forme ?

Sans titre (Barre d'acier) est une performance que j'ai créée en juin 2025 pour Artocène – Biennale d'art contemporain de Saint-Gervais Mont-Blanc. Le thème de cette édition était le Corps augmenté. À un moment où le discours contemporain s'oriente beaucoup vers le numérique, l'intelligence artificielle ou le virtuel, j'ai eu envie de revenir à quelque chose de très concret, presque élémentaire : un outil. Une barre d'acier de quatre mètres, que j'avais déjà utilisée dans une exposition à Genève, a servi de point de départ au projet. À partir de cette contrainte matérielle, j'ai travaillé en studio sur différents mouvements et sur des rapports au poids, à la gravité et à l'espace. Le fait de savoir que la performance aurait lieu en extérieur, au pied d'un glacier, a aussi profondément influencé mon approche. La montagne impose une présence, une respiration,

une lenteur particulière, à laquelle j'avais envie de m'accorder. Le mouvement principal que j'ai retenu est celui de la giration, qui ne vise pas à impressionner, mais à introduire une autre temporalité. J'ai développé une partition chorégraphique très précise, composée de mouvements de bras, d'angles et de torsions. Les positions évoluent en permanence, mais de façon si progressive que les transitions deviennent presque imperceptibles. En contraste avec la vitesse de rotation, il ne reste qu'un sentiment de passage. Cette difficulté à saisir le mouvement dans l'instant crée une attention soutenue, presque hypnotique, chez les spectateur-ices.

Dans *Le Banc*, tu proposes aux visiteur-ices une expérience sensible du temps qui passe. Peux-tu retracer l'histoire de cette performance ?

Le Banc est une invitation très simple : on s'assoit, on attend, on ressent. Il ne se passe rien de spectaculaire, et c'est précisément là que réside le cœur de l'expérience. Cette performance interroge notre rapport au temps, la manière de l'habiter plutôt que de le consommer. Certains lieux ont nourri cette réflexion, notamment le Musée de Teshima au Japon, conçu par l'architecte Ryue Nishizawa et l'artiste Rei Naito. Dans ce lieu, le temps ne se mesure pas par l'action, mais par l'attention. À mesure que l'on y reste, on se laisse progressivement habiter par l'espace et ce qui s'y déploie lentement. *Le Banc* s'inscrit dans cette même volonté de proposer une pause, un moment où les visiteur-euses ne sont plus guidé-es mais simplement

invité-es à être présent-es. Cette performance existait déjà dans *Hors-sol*, une pièce de trois heures créée en 2022 au Pavillon ADC. Ce projet était composé d'une cinquantaine de petites actions, déployées avec cinq performeur-euses. Extraire cette performance pour en faire une forme autonome répond à une réflexion plus large sur les modes de production et de diffusion de l'art aujourd'hui. Le temps de vie des œuvres est de plus en plus court et, en tant qu'artistes, nous sommes soumis-es à une injonction permanente à la nouveauté. Je m'interroge sur les enjeux économiques, écologiques et politiques dans lesquels nous travaillons, et sur la manière de continuer à partager des pièces qui ne tournent plus, alors même qu'elles ont demandé un investissement important. Dès lors, en fonction des invitations qui me sont faites, il m'arrive de plus en plus souvent d'extraire des fragments de créations précédentes, que je retravaille et adapte aux espaces et aux contextes de présentation.

Ces différentes performances utilisent des matériaux simples et un corps engagé dans la répétition et la durée. Que produisent pour toi ces expériences prolongées de répétition et d'engagement physique ?

La répétition, la durée et l'engagement physique ne sont pas des effets formels pour moi. Ce sont avant tout des outils pour atteindre des états particuliers, des moments où le corps et l'esprit se déplacent. À une période de ma vie, j'ai travaillé comme agent de

sécurité au portique d'embarquement de l'aéroport de Genève. Je passais jusqu'à sept heures par jour à répéter les mêmes actions et les mêmes phrases, à un rythme soutenu. Cette expérience a profondément marqué ma pratique artistique. Il y a aussi quelque chose qui m'intéresse beaucoup dans le son produit par une action lorsqu'elle se répète. Avec la durée, le mouvement devient presque autonome, il génère son propre rythme, sa propre musique. Le corps n'est plus seulement en train d'agir, il est traversé par ce qu'il produit. En tant que performeur, c'est précisément cet état que je recherche : un moment où le contrôle se relâche, où un seuil est franchi et où la perception du temps commence à se dissoudre. Et il s'agit pour moi d'embarquer avec moi les spectateur-ices, de les inviter à partager cet état d'attention et de présence.

Propos recueillis par
Wilson Le Personnic,
février 2026.

–

Avec le soutien de :
Pro Helvetia — Fondation suisse
pour la culture et l'État de Genève.

Pour la diffusion de ses projets,
Aurélien Dougé est accompagné
par le Bureau Ledou :
Clémence Faravel et Lola Serre.

Pour en savoir plus sur
les projets d'Aurélien Dougé :
www.aureliendouge.com
Instagram : @aureliendouge

Performances au RU et au Quai

Le Banc

Aurélien Dougé

Sam. 21 + 28 mars | de 15h à 17h
entrée / sortie possibles à tout moment

Lors de la performance, on assiste autant à la transformation progressive du paysage qu'à l'épuisement progressif du performeur ou de la performeuse.

Conception : Aurélien Dougé

Performance : Loona Destour—Ricci,
Ella Lacharme—Nivon, Elsa Legroux,
Rebeka Marinšek Počivavšek, Dimitra
Prekka, Igor Sali

Sans titre (barre d'acier)

Aurélien Dougé

Ven. 27 mars | 18h30 + 20h
Sam. 28 mars | 19h

Après avoir découvert l'installation vidéo présentée dans l'exposition, venez faire l'expérience de cette performance en live dans le Forum du Quai.

Conception et performance :

Aurélien Dougé

Création sonore : Rudy Decelière

À voir aussi pendant le festival Conversations, au Quai

Shiraz

Armin Hokmi

Sam. 22 mars | 20h30

Entre abstraction minimale et échos orientaux, *Shiraz* déploie une écriture chorégraphique épurée, aux infimes modulations. Les interprètes se croisent, se dispersent, se retrouvent au fil d'une partition hypnotique.

Billetterie :

02 41 22 20 20

www.lequai-angers.eu

Ongoing

Ola Maciejewska

Ven. 27 mars | 19h

Ola Maciejewska poursuit son exploration des danses serpentine de Loïe Fuller. Sur scène, cinq interprètes sculptent un flux de rythmes, de métamorphoses fugaces, d'apparitions et de disparitions. L'abstraction devient ici une force génératrice.

www.cndc.fr

Instagram : @cndc_angers

Facebook : cndc.angers

Partenaires du festival Conversations



Le Cndc – Angers (Centre national de danse contemporaine) est une association Loi 1901 subventionnée par le Ministère de la Culture – DRAC des Pays de la Loire, la Ville d'Angers et le Département de Maine-et-Loire.